



La Révolution française

Cahiers de l'Institut d'histoire de la Révolution française
Les massacres aux temps des Révolutions

« Sur fond de cruelle inhumanité » ; les politiques du massacre dans la Révolution de Haïti.

“On the back-ground of cruel inhumanity”; Policyming massacres during the Haïtian Revolution.

Bernard Gainot



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lrf/239>

ISSN : 2105-2557

Éditeur

IHMC - Institut d'histoire moderne et contemporaine (UMR 8066)

Référence électronique

Bernard Gainot, « « Sur fond de cruelle inhumanité » ; les politiques du massacre dans la Révolution de Haïti. », *La Révolution française* [En ligne], Les massacres aux temps des Révolutions, mis en ligne le 08 janvier 2011, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lrf/239>

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.

© La Révolution française

« Sur fond de cruelle inhumanité » ; les politiques du massacre dans la Révolution de Haïti.

*“On the back-ground of cruel inhumanity”; Policyming massacres during the
Haïtian Revolution.*

Bernard Gainot

Introduction

- 1 Compte tenu de la relative indétermination des termes « massacre » ou « assassinat » à la fin du XVIII^e siècle¹, qui semblent renvoyer à toute situation où s'exerce une violence physique, quelle que soit par ailleurs le résultat de celle-ci, l'usage du terme semblant assez indifférent au fait qu'il ait ou non produit un homicide, il faut en préalable nous tourner vers les dictionnaires.
- 2 Nous pouvons relever au moins cinq sens différents du terme « massacre », dont trois entrées pour l'*Encyclopédie*².
- 3 Tout d'abord le sens générique, que nous garderons à l'esprit ; « l'action de tuer impitoyablement ceux sur lesquels on a quelque avantage qui les a mis sans défense ». Cette définition générale est ramenée à un usage plus restrictif, qui le distingue de l'assassinat : « Il ne se dit guère que d'une troupe d'hommes à une autre ». L'assassinat est individuel, le massacre est collectif. Il est synonyme de *meurtre de masse*, ou plus exactement de *meurtre en masse* (tuer en une seule fois un grand nombre de personnes à qui l'on a préalablement supprimé tout moyen de défense). Les exemples avancés sont historiques, le massacre de la Saint-Barthélémy ; scripturaires, le massacre des Innocents ; militaires, « le massacre des habitants d'une ville ».
- 4 La Saint-Barthélémy est le massacre emblématique de l'âge des Lumières ; d'une part, parce qu'il est l'exemple parfait de l'absurdité et des erreurs de la guerre civile ; et ensuite, parce qu'il est représentatif de la *damnatio memoriae*, vouant sans équivoque les

massacreurs aux gémonies, « ceux qui le conseillèrent, ceux qui le permirent, ceux qui l'exécutèrent », tandis que les massacrés sont perpétuellement renvoyés à un statut de victimes qui les apparente justement aux « saints Innocents » des Ecritures. L'exemple des habitants d'une ville est une dérivation problématique du droit de la guerre ; le sac d'une ville³, avec les violences qui lui sont consécutives, était autorisé, sous certaines conditions généralement admises par les belligérants⁴.

- 5 Ce sens générique du « massacre » est prolongé par deux sens dérivés, d'une part le terme de vénerie, le trophée de la tête de cerf, ou d'un autre animal sauvage, empaillée ; et le renvoi au cours d'eau qui sépare la partie française de l'île d'Hispaniola de sa partie espagnole ; « la rivière du massacre ou rivière de Monte-Christo, rivière qui est dans la partie de l'île de Saint-Domingue qui est aux français ; les Espagnols veulent que cette rivière sépare leurs terres de celles des français du côté de cette montagne. On l'appelle rivière du massacre, parce que les deux peuples en sont souvent venus aux mains sur son rivage. »
- 6 Ainsi, la perle des Antilles semblait, bien avant la Révolution, par le jeu des toponymes, appelée à un destin tragique, en une sorte de signe anticipateur de la violence qui allait accompagner la naissance de Haïti. Cette rivière du massacre est déjà mentionnée dans le traité de Ryswick en 1697⁵ ; doit-elle son nom aux escarmouches incessantes auxquelles se livrèrent flibustiers français et soldats espagnols sur ses rives ? A la mémoire d'une de ces nombreuses guerres d'extermination qui firent entièrement disparaître la population autochtone des arawaks ? Toutefois, ce n'est que par le traité d'Aranjuez de 1777 que cette rivière fut fixée comme limite de souveraineté entre la France et l'Espagne ; mais, avant cette consécration, il faut croire que les associations mentales étaient suffisamment fortes pour que le chevalier de Jaucourt trouvât nécessaire d'ajouter cette entrée spécifique.
- 7 En revanche, il n'y a pas trace de l'étymologie du mot, la massue du boucher, ou plus exactement de l'équarisseur ; et par extension, de l'opération qui en résulte, l'exécution très maladroite d'un travail, synonyme de ratage et de gâchis, sens que l'on trouve aujourd'hui en bonne place dans le *Larousse*⁶.
- 8 A partir de cette entrée en matière, nous allons resserrer les problématiques dans trois directions. La première serait la spécificité des « massacres coloniaux ». On sait que les sociétés coloniales sont des sociétés de violence diffuse et de peur permanente, propices à la circulation des rumeurs de tous genres ; aux « massacres de tous les blancs » répond la crainte de l'« extermination de toute la race noire », à la hantise des empoisonnements, répond celle de la dépersonnalisation par la perte d'identité et la rupture de la chaîne des ancêtres. La violence symbolique redouble les multiples contraintes sur les corps ; les ouvrages des Lumières ont fait de l'extermination originelle des populations amérindiennes par les conquistadores un paradigme de la grande interrogation historique sur l'entreprise de civilisation⁷. Mais comment passe-t-on du récit aux faits, des prophéties et des peurs à leur concrétisation ?
- 9 En l'occurrence, pour les exemples que je vais développer, le passage à l'acte est étroitement conditionné par la conjoncture militaire, sans que celle-ci soit univoque par ailleurs (on trouve des militaires parmi les massacrés et parmi les massacreurs, on ne peut donc réduire la situation à une opposition civils/militaires)⁸. Cette conjoncture militaire est importante puisque, de façon classique, elle est fondamentalement ambiguë ; comme on le remarque avec l'hypothèse du passage des habitants d'une ville au fil de l'épée, selon l'expression consacrée, la confrontation d'une population sans défense et

d'une troupe armée peut aussi bien conduire aux pires violences qu'à la nécessité de codifier les comportements pour éviter celles-ci. Se pose donc le problème de la qualification juridique du « massacre colonial » par rapport à la qualification du « meurtre en masse » dans sa dimension générique.

- 10 Le massacre colonial a généralement une dimension ethnique, soulignée par tous les auteurs, depuis Bartholoméo de Las Casas jusqu'à Aimé Césaire⁹. Cette dimension autorise le procès en inhumanité instruit par les contempteurs de la domination coloniale, (les peuples colonisés sont exclus des règles qui régissent le droit commun des gens) mais comme un miroir inversé des apologistes de cette même domination (il y a des races supérieures et des races inférieures). C'est à cette dimension que renvoie le titre de cette communication, empruntée sciemment aux propos de l'écrivain haïtien René Depestre qui montre magistralement comment la catégorie de « race » (un artefact historique) imprègne durablement les mentalités de ceux mêmes qui en furent initialement les victimes, et qui invite à promouvoir les interprétations historiques, juridiques et sociales, en lieu et place des interprétations ethnistes et...anthropologiques¹⁰.
- 11 Aborder cette question implique nécessairement le détour par l'historiographie, parce que, par ce biais, il est possible de mieux cerner, non pas tant la positivité des faits (les massacres raciaux sont avérés par les sources), mais le jeu entre la façon dont ces faits affleurent à la conscience par une certaine mise en écriture, et la forte charge émotive dont ils sont porteurs à travers l'identification du public aux victimes, et la matière même qu'ils mettent à jour.

Le registre de la sidération ; des actes d'une barbarie inouïe...

- 12 Pour cela, je vais repartir de l'ouvrage de Claude Ribbe, *Le crime de Napoléon*, paru en 2005¹¹, qui a suscité de larges débats, au cours desquels les historiens n'ont pas toujours bien su se déprendre d'un certain malaise, à mon avis, si l'on excepte la synthèse de Thierry Lentz et Pierre Brenda, *Napoléon, l'esclavage et les colonies*, qui s'efforce de répondre au tapage médiatique réalisé autour du livre de Claude Ribbe, non pas en instruisant à décharge un procès conduit à charge contre Napoléon, mais en déplaçant la question sur le seul plan de la connaissance historique¹².
- 13 La disqualification de l'auteur, comme publiciste, ne peut tenir lieu de réponse au regard des problèmes de tous ordres posés par l'ouvrage.
- 14 En repartant des faits, j'ai retenu ceux qui avaient trait à la période comprise entre l'été 1802 et l'été 1803 dans ce qui est toujours Saint-Domingue. Puis j'ai cherché à les contextualiser dans le cadre plus large de la Révolution de Saint-Domingue. J'ai cherché à établir pourquoi, dans le cas précis de cet objet historique « massacre colonial », la seule contextualisation est insuffisante comme démarche, et peut même déboucher sur des impasses. Dès lors, quelles sont les autres approches possibles pour l'intelligibilité de ces faits ?
- 15 Mon attention s'est essentiellement portée sur le chapitre VII de l'ouvrage de Claude Ribbe, puisque c'est dans ce chapitre que l'on va trouver l'évocation des « actes d'une barbarie inouïe ».

- 16 A la fin de l'été 1802, Leclerc étant toujours chef du corps expéditionnaire, se termine la première phase de l'expédition ; la pacification semble acquise, les principaux chefs militaires noirs et mulâtres sont ralliés, et Toussaint-Louverture a été déporté en France. Commence alors le cycle infernal des exactions, par l'affaire Martial Besse (un officier de couleur rallié), le 16 septembre 1802, à l'île de la Tortue, qui s'est soulevée au début du mois d'août 1802. Leclerc y a envoyé Besse avec l'ordre de faire une répression terrible. Besse se contente d'entamer des pourparlers avec les révoltés. Il est aussitôt expédié en France. C'est Dessalines qui se charge sans états d'âme de la répression ; « Dessalines est en ce moment le boucher des noirs. C'est par lui que je fais exécuter toutes les mesures odieuses. Je le garderai tant que j'en aurais besoin »¹³.
- 17 L'un des épisodes les plus emblématiques qui allaient déclencher la mécanique des représailles est le supplice du général noir Maurepas, ancien commandant de la garnison de Port-de-Paix, le 19 septembre 1802. Maurepas est l'un des meilleurs généraux de l'armée coloniale. Général de division, il en est également l'un des plus hauts gradés. Voici comment Thomas Madiou relate sa fin :
- « Il est aussitôt saisi par plusieurs matelots (il se trouve alors sur le vaisseau-amiral au large de la Tortue), dépouillé avec une rage frénétique et lié au grand mât. Les officiers français demeurèrent stupéfaits en voyant l'air calme et résigné de ce guerrier, le courage surhumain de son épouse qui l'exhortait à mourir en héros. Maurepas vit pendre aux grandes vergues sa femme et ses enfants. Des paroles insultantes lui sont adressées ; mais ses lèvres n'expriment que l'indignation qu'excitent tant de forfaits. « Tu ne parles pas, s'écria celui qui devait remplir l'office de bourreau ; nous te ferons pleurer. » On le flagelle ; c'est, disent les infâmes, le supplice réservé aux esclaves. Puis on fixe sur ses épaules par de longs clous, deux épaulettes de général de division. Pas une larme ne roule sur les joues de Maurepas, pas une plainte ne sort de sa bouche. « Le soleil est bien ardent, dit le commandant du bord, donnez au général divisionnaire Maurepas une coiffure digne de son haut rang. » Un matelot cloue sur la tête de la victime un chapeau à cornes galonné. Les yeux du patient se ferment pour ne plus s'ouvrir. Alors une voix s'écria sur le tillac ; « le général Maurepas, pour avoir conspiré contre la République française, sa bienfaitrice, sera noyé. » On jette à la mer son cadavre, qui est entraîné sous les flots par un boulet. »¹⁴.*
- 18 Et Madiou de tirer la leçon suivante de l'épisode : « Est-il surprenant que les noirs et les hommes de couleur aient usé de représailles envers les blancs ? ».
- 19 Certes, il s'agit d'un meurtre, quasi rituel, et non d'un massacre. Mais ce meurtre donne le signal emblématique du massacre.
- 20 Leclerc commence par se débarrasser de ses propres troupes noires ; ce sont les noyades d'octobre 1802. Pour venir à bout des soldats enfermés à fond de cale, et attendant la mort, on va utiliser un procédé mis en exergue par Ribbe. « Comme on le fait pour les fûts des vigneron, les cales des bateaux sont régulièrement désinfectées en faisant brûler des mèches dont la combustion dégage du dioxyde de soufre. L'inhalation de ce gaz à haute dose est mortelle, ce qui a l'avantage de tuer les rats. Plus tard, de la même manière, le zyklon B sera utilisé comme pesticide dans les navires avant de servir dans les camps de la mort »¹⁵. Les corps inanimés sont remontés sur le pont et les marins s'en débarrassent en leur attachant autour du cou des sacs remplis de sable. Ribbe cite le témoignage d'un jeune marin qui arrive au Cap le 5 novembre 1802, Christophe de Fréminville. Selon ce dernier, Rochambeau, après la mort de Leclerc, étendit aux civils les noyades en rade du Cap :
- « On inventa, des prisons flottantes appelées étouffoirs dans lesquelles, après avoir enfermé des nègres et des mulâtres à fond de cale, on les asphyxiait en y faisant brûler du soufre. »*
- 21 Juste Chanlatte écrit une *Histoire de la catastrophe de Saint-Domingue*, publiée à Paris en 1824 par un ancien marin, Jean-Baptiste Bouvet de Cissé ; « au lieu des bateaux à soupapes¹⁶, on en

inventa d'une autre espèce, où les victimes des deux sexes, entassées les unes sur les autres, expiraient étouffées par les vapeurs du soufre »¹⁷.

- 22 Mars 1803 ; Louis de Noailles, adjoint de Rochambeau, va acheter les « 600 dogues de Cuba », ces chiens-chasseurs de marrons, qui vont terriblement frapper les imaginations. « *Le général en chef fait venir 400 chiens de La Havane, c'est le seul moyen d'atteindre les nègres dans leur fuite et de les traquer dans les bois et dans les mornes. Cette mesure qui paraît d'abord inhumaine est légitimée par les tortures que ces scélérats font éprouver à tous ceux qui ont le malheur de tomber entre leurs mains*¹⁸ ».
- 23 Pour nous en tenir à ces seuls faits, il faut d'abord constater qu'ils sont largement avérés dans les récits de l'expédition, que ce soit chez les auteurs haïtiens comme Thomas Madiou, Saint-Rémy des Cayes¹⁹ ou Vastey²⁰, ou, plus important, chez les officiers du corps expéditionnaire comme Pamphile de Lacroix²¹, le général Freissinet²², Peyre-Ferry²³, le général Lemonnier-Delafosse²⁴ ou le général Jean Sarrazin²⁵, ou encore Norvins²⁶. Certains, rares il est vrai, j'y reviendrai, ont protesté ; le général Humbert, révolté notamment par le supplice de Maurepas, et abolitionniste convaincu, est embarqué en octobre 1802. Il ya donc une positivité des faits, que Claude Ribbe décline sur le registre de l'indignation et de l'anachronisme : les massacres de Saint-Domingue ont un caractère « génocidaire », et ce génocide est un « tabou absolu ». La déforestation aurait commencé en Haïti avec l'expédition esclavagiste de 1802 (p. 15). Il y a toute une série de considérations sur le racisme des français Selon lui, il y a une fascination des fascistes pour Napoléon, d'où la photo de couverture de l'ouvrage²⁷.
- 24 Le but n'est pas ici de répondre sur le même registre, celui de l'indignation et de la dénonciation de l'outrance, mais de replacer l'objet historique dans sa perspective. De même, les accusations de racisme ne relèvent pas du seul anachronisme puisque Yves Bénot, notamment, a bien montré que dans ces années s'élabore une rupture significative avec le postulat de l'unité du genre humain, genèse du racisme contemporain²⁸.

Historiciser sans banaliser

- 25 Une première démarche consisterait à replacer les faits dans leur contexte. Puisque les massacres les plus marquants sont ceux qui se sont exercés à l'encontre de soldats préalablement désarmés, il faut rappeler que ce n'est pas un seuil qui fut alors franchi. L'armée coloniale, qui est celle commandée par Toussaint-Louverture jusqu'en février 1802, s'était lancée entre juillet 1799 et le printemps 1800 dans une véritable guerre d'extermination contre le département du Sud, alors encadré par une autre fraction de l'armée coloniale commandée par le général métis André Rigaud. Les victimes se comptèrent par milliers, de 5000 à 10 000 selon les sources. Bien des massacres se produisirent alors contre des soldats désarmés, auxquels on avait promis la vie sauve en échange de la reddition²⁹.
- 26 Lorsque les cultivateurs de la Plaine du Nord se soulevèrent en 1801, sur les habitations mêmes où s'était produite la grande insurrection des esclaves d'août 1791, contre des règlements de culture particulièrement draconiens, la répression dirigée par Dessalines fut particulièrement sanglante. Des familles entières furent massacrées. Les cultivateurs furent également qualifiés de *brigands*. Certes, ce n'est pas là la configuration classique du massacre colonial, mais de situations que l'on peut rapprocher de celles qui se produisent dans l'Europe moderne³⁰.

- 27 Pour ce qui est des chiens d'esclaves appelés « dogues de Cuba », ce n'est pas une innovation monstrueuse de Rochambeau³¹. Ils étaient dressés particulièrement dans la chasse aux marrons par les chasseurs cubains spécialisés dans cette pratique, appelés *rancheadores*³². Les autorités anglaises, confrontées au grand soulèvement des marrons à la Jamaïque en 1795-1796, y avaient eu recours³³. Cette utilisation avait pourtant déjà largement frappé les imaginations et provoqué un sentiment de réprobation, exploité alors par les autorités républicaines. Leur utilisation proprement militaire (débusquer les insurgés) est d'ailleurs bien vite mise en question par les officiers ; le général Sarrazin se plaint de ce que, livrées à elles-mêmes, ces bêtes s'attaquent en priorité à ses propres soldats. Rochambeau lui-même convient de leur peu d'efficacité : « Il achète une grande quantité de chiens à Cuba, les fait arriver à grands frais à Saint-Domingue. On les essaye une ou deux fois dans les combats. Ils ne servent à rien, ne mordaient que personne, et l'on ne s'en est plus servi à l'avenir parce que s'étant assuré de leur inutilité parfaite contre l'ennemi portant une arme à feu ».
- 28 Nous pourrions multiplier les cas d'espèces. La contextualisation débouche sur le constat d'un cycle historique de violences généralisées, traduites en formes de recours systématique aux massacres, qui serait révélateur de la violence latente inhérente au système colonial, exprimée dans le titre d'un ouvrage récent *Coloniser, exterminer*³⁴. Mais le risque de la contextualisation est celui de la banalisation.
- 29 Il faut donc essayer d'autres approches que le simple déroulement des faits.
- 30 Il n'existe pas alors de droit international, mais des règles de conduite qui relèvent, en temps de guerre, du droit des gens, et que les belligérants s'efforcent de respecter ; ou du moins qu'ils s'accusent réciproquement de ne pas respecter. Le traité de Vattel fait encore autorité dans les guerres révolutionnaires et napoléoniennes. Parmi ces règles, le fait de respecter un adversaire désarmé, et celui de respecter les populations civiles.
- 31 Il faut insister sur le fait que ce sont des militaires qui ont été formés aux mêmes valeurs. Outre l'instruction militaire consécutive à l'amalgame réalisé par Laveaux en 1795, et l'acculturation aux valeurs républicaines qui s'en suivit, il faut rappeler l'anecdote relatée par le général Pamphile De Lacroix, lorsque ses soldats lancés à l'assaut de la Crête à Pierrot s'arrêtent brusquement lorsqu'ils entendent, de l'autre côté des palissades, les assiégés qui entonnent *La Marseillaise*. « *Les regards de nos soldats interrogeaient les nôtres : ils avaient l'air de nous dire ; « Nos barbares ennemis auraient-ils raison ? Ne serions-nous plus les soldats de la République ? Et serions-nous devenus les instruments serviles de la politique ? »* »³⁵.
- 32 Pourtant, les militaires français n'ont pas le sentiment d'affronter une armée régulière, mais des *brigands*, c'est-à-dire au mieux des rebelles, au pire des bandes qui se sont retranchées par leurs méthodes (l'incendie, les tortures de prisonniers) de la civilisation. La démonisation de l'adversaire, voire sa bestialisation – et on retrouve ici le racisme – autorise une mise à mort sans jugement, ou par un jugement expéditif. Mais le conflit de Saint-Domingue n'est alors pas de nature différente de ce qui se déroule sur des théâtres d'opérations européens ; le rapprochement avec la Vendée, avec l'Irlande dans le cas de l'Angleterre, plus tard avec la Calabre ou l'Espagne, est ici tout à fait pertinent.
- 33 Pour autant ; le fait d'être sur un territoire périphérique autorise-t-il la transgression ? Et plus particulièrement quelle est la spécificité coloniale du conflit ? En fait, la nature du conflit est double aux yeux des français ; une opération de maintien de l'ordre pour la restauration de l'autorité de l'Etat (une *guerre de police*, selon les termes d'époque), et la poursuite aux Antilles du conflit avec l'Angleterre. Dès lors, la trahison redouble la

rébellion. Mais, circonstance aggravante, c'est aussi une guerre raciale ; « Il n'est que trop vrai, mon cher général, que la guerre des couleurs est déclarée et que nous nous trouvons dans l'affreuse alternative d'être dévoré par des tigres, ou de devenir tigres nous-mêmes », écrit le général Kerverseau à son ami Pamphile De Lacroix³⁶.

La question cruciale de l'intentionnalité

- 34 Y eut-il une politique délibérée du massacre ? Poser cette question, c'est interroger la chaîne des responsabilités, c'est-à-dire questionner la filiation de la décision au commandement, du commandement à l'exécution. C'est la question centrale.
- 35 Les instructions de Bonaparte sont doubles ; les instructions publiques ne mentionnent pas la question du rétablissement de l'esclavage. Il n'est question que du désarmement des troupes noires. Mais les instructions secrètes à Leclerc, récemment exhumées³⁷, mentionnent bien que l'objectif ultime est le rétablissement de l'esclavage. Dès lors, la démarche est ; désarmer d'abord, rétablir l'esclavage ensuite. D'ailleurs, les paroles prononcées par le ministre de la Marine Decrès au printemps 1802, lorsqu'il ferme l'établissement parisien où ont été jusqu'alors éduqués les fils Louverture, sont sans équivoque ; le noir ne saurait prétendre aspirer à une condition supérieure à celle des métiers mécaniques³⁸. Pour autant, toute latitude est donnée aux autorités militaires sur place sur le choix des moyens pour parvenir à ces objectifs.
- 36 Et, de fait, le massacre organisé des troupes noires commence sous le commandement de Leclerc, ainsi que l'attestent et le supplice de Maurepas, et les noyades, et les exécutions sommaires dans le département du Sud, sur initiative de plusieurs généraux, dont Rochambeau, que Leclerc, en toute connaissance de cause, n'a pas désavoués.
- 37 La correspondance de Napoléon accorde alors une place importante aux événements de Saint-Domingue, du moins jusqu'à la mort de Leclerc, au début de novembre 1802. Par la suite, cette place devient de moins en moins importante, et c'est pratiquement le silence à partir de mars 1803. Il n'y a aucune réflexion, de quelque nature que ce soit, sur les moyens employés.
- 38 Pourtant, c'est le moment où Rochambeau met en place une politique de terreur, qui est aussi une politique du massacre organisé. Les historiens haïtiens déjà cités, Madiou, Saint-Rémy des Cayes, Vastey ou Bouvet de Cresset assimilent terreur militaire et terreur révolutionnaire. Ainsi, Bouvet de Cresset : « Alors s'introduisait un vocabulaire exécrationnel, usité du temps de la terreur française... En un mot, si le digne émule de Robespierre eût pu à l'aide d'une machine pneumatique, intercepter en un seul et même instant la respiration de tous les êtres vivants, il l'eut très certainement exécuté. Mais il se dédommagea de cette impossibilité en enveloppant des enfants dans des sacs où, après avoir été poignardés, ils étaient jetés à la mer »³⁹.
- 39 La responsabilité directe de Rochambeau est bel et bien engagée, mais c'est une responsabilité collective. Les officiers français, comme Lemonnier-Delafose, imputent les atrocités au seul Rochambeau qui fait office de bouc émissaire. Le général Clauzel prend en charge ce report de responsabilité en tentant au cours de l'été 1803 un coup de force contre Rochambeau. Mais c'est bien tardif, et cette tentative se produit lorsque Rochambeau tourne la politique de terreur contre les colons. En novembre 1802, le même général Clauzel était commandant dans le département du Nord ; il a ordonné des exécutions sommaires, et il a aussi fait fouetter des prisonniers⁴⁰. Les rares officiers qui avaient protesté contre ces exactions, comme Humbert, avaient alors été déportés.

- 40 Y a-t-il eu conscience d'un paroxysme de la violence chez les contemporains ? Certes, Yves Bénot rapporte les prises de position indignées de quelques personnalités comme Germaine de Staël ou Grégoire. Mais c'est tout de même le silence qui domine.
- 41 Il eut été logique qu'il y ait un procès Rochambeau, non pas pour sa responsabilité dans la terreur envers les populations, mais pour sa capitulation de novembre 1803. Mais le procès n'eut pas lieu, même par contumace, Rochambeau étant prisonnier des anglais. Les survivants de l'expédition eurent leurs carrières bloquées, et ils furent considérés comme des pestiférés.
- 42 C'est vers 1805 – 1806 que l'on recueille une vague de témoignages. Ces témoignages sont restés à l'état de manuscrits, au dépôt de la guerre. Ils sont majoritairement empreints d'un fort sentiment de revanche, l'un d'entre eux au moins envisageant froidement une opération radicale d'extermination ou de déportation lointaine de toute la population de couleur ayant connu le régime de la liberté générale. Il faut tout de même relever deux exceptions notables : le capitaine noir Louis Lablinal, qui est resté à son poste dans l'armée française, pendant toute la durée de l'expédition, et le général Fressinet⁴¹.
- 43 C'est donc du côté étranger qu'il faut aller chercher, au cours des mêmes années, les témoignages des massacres ; témoignage allemand décalé, mais surtout témoignage anglais de Marcus Rainford⁴². Mais ce texte illustré, souvent utilisé comme un document de première main, est à convoquer avec précaution. Rainford est un officier britannique que les hasards d'une navigation périlleuse amenèrent au Cap-républicain (ex-Cap Français) en 1799, alors qu'il venait de la Jamaïque pour rejoindre son régiment à la Martinique. Le narrateur se fait passer pour un citoyen américain, mais il est tout de même confondu comme espion anglais, et condamné à mort par un tribunal présidé par Christophe, commandant militaire de la ville. Sauvé par une femme de couleur, selon les conventions de ce genre de récit, il affirme avoir été le témoin des faits de la Guerre de 1802. On ne sait, mais son texte est notamment agrémenté de plusieurs illustrations, dont trois d'entre elles sont souvent reprises comme s'il s'agissait d'instantanés, alors que, manifestement, il s'agit de montages ultérieurs qui mettent en scène plusieurs épisodiques emblématiques reflétant la façon dont les anglais ont utilisé l'expédition Leclerc pour construire une légende noire de l'Empire. Les dogues de Cuba et les noyades figurent en bonne place⁴³, mais la mise en scène des horreurs est manifeste.
- 44 Et puis, c'est le silence jusqu'à la période des débuts de la Restauration. Les officiers (Pamphile de Lacroix, Sarrazin, Malenfant⁴⁴) et des publicistes (Antoine Métral⁴⁵, Mollien⁴⁶) s'interrogent, non plus sur la possible reconquête, ou sur la nostalgie de la perle des Antilles, mais sur ; comment a-t-on perdu cette riche possession ? Et on ne cherche plus à masquer l'apocalypse de 1803, tandis que les auteurs haïtiens reviennent sur les conditions du pacte d'union qui est à l'origine de la nation haïtienne (*Le serment des ancêtres* de Guillon-Léthière), interrogation qui a pour but d'occulter les rivalités sanglantes qui ont déchiré les composantes de la dite nation.

Conclusions

- 45 Si nous élargissons le cadre chronologique à l'ensemble du processus révolutionnaire de Saint-Domingue (pour ne pas parler de la Guadeloupe), quelles sont les caractéristiques majeures des affrontements violents qui dégénèrent en massacres ?

- 46 Tout d'abord, leur forte ethnicisation. La société coloniale était fortement clivée par le préjugé de couleur. C'est donc de groupe ethnique à groupe ethnique que l'on s'affronte, depuis les lynchages des libres de couleur en 1790 jusqu'au mot d'ordre, certes radical, de Dessalines en 1804, pour ordonner l'extermination des blancs : *Koupé tèt, bwilé kay* ; en passant par cette guerre civile particulièrement meurtrière menée par Toussaint-Louverture et ses officiers contre les mulâtres sudistes en 1799-1800.
- 47 Le registre rhétorique le plus généralement décliné est celui de la vengeance ; comme on a pu le constater pour d'autres espaces et d'autres temps, une telle invocation déclenche le cycle des représailles.
- 48 La deuxième remarque, qui concerne plus particulièrement notre période, mais qui, là encore n'est pas spécifique aux situations coloniales, est que les lois habituellement protectrices de la guerre ne s'appliquent pas à un adversaire considéré comme un *brigand*. Ce fossé culturel qui autorise la transgression des règles du monde civilisé n'est pas propre, à l'époque, aux colonies. Remarque qui s'inscrit en contradiction avec la précédente ; de ce point de vue, le comportement des militaires français n'est pas le signe d'un racisme exacerbé.
- 49 Troisième remarque ; la spécificité des massacres de Saint-Domingue de 1802-1803 tient au fait que ce sont des militaires qui s'en prennent à d'autres militaires qui étaient, du moins théoriquement, leurs frères d'armes. Après tout, ce sont des français qui vont massacrer d'autres français, et cette expédition coloniale est rendue encore plus dure par le fait qu'elle s'apparente à une guerre civile.
- 50 Quatrième remarque ; les interrogations sur la « politique du massacre » conduite lors de l'expédition de Saint-Domingue, c'est-à-dire la recherche des responsabilités et de l'intentionnalité, amènent à constater qu'il y a plutôt une « apolitique du massacre », et un délitement des responsabilités, qui laisse libre cours à la seule rhétorique de la vengeance. Le rapprochement avec d'autres situations historiques permet de constater que les cas de violence extrême se produisent souvent dans des situations de vacance du pouvoir.
- 51 Enfin, dernière remarque, et pas la moindre, le récit historique se heurte aux enjeux mémoriels et aux constructions historiographiques postérieures.

ANNEXES

Marcus Rainford: *An Historical Account of the Black Empire of Hayti*. 1805

The mode of exterminating the Black Army as practised by the French



Blood Hounds attacking a Black Family in te Woods



The mode of training Blood Hounds in the St Domingue, and of exercising them by Chafseurs



NOTES

1. David EL KENZ, *le massacre, objet d'histoire*, Paris, Gallimard, 2005.
2. *Encyclopédie de Diderot et D'Alembert, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, CD Rom Redon, Marsanne, 2000.
3. Gabriel AUDISIO, *Prendre une ville au XVI^e siècle*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2004.
4. Non sans, toutefois, qu'un certain seuil de violence ait été franchi au cours des guerres d'Italie ; voir Jean-Louis FOURNEL, « La barbarisation de la guerre au XVI^e siècle : des guerres d'Italie aux guerres de religion », *Barbarisation et humanisation de la guerre*, colloque de l'ENS - LSH Lyon, mars 2003, actes publiés par la revue en ligne de l'ENS - LSH Lyon *Asterion*, 2/2004.
5. François BLANCPAIN, *La colonie française de Saint-Domingue*, Paris, Karthala, 2004.
6. *Le petit Larousse illustré*, Paris, 2005.
7. Guillaume-Thomas RAYNAL, *Histoire philosophique et politique des Deux Indes*, Paris, édition présentée par Yves BENOT, François Maspéro, 1981. On trouve chez le même éditeur, et dans la même collection, le récit fondateur de la violence coloniale originelle, celui de Bartolomeo de LAS CASAS, *Très brève relation de la destruction des Indes*.
8. Ce n'est donc pas la situation de violence originelle, et fondatrice, telle qu'on la rencontre dans les récits de la note précédente, avec une asymétrie évidente entre le dominant et les dominés, qui caractérise la conquête coloniale. Le massacre est un pur et simple effet de l'utilisation de la force ; cf Grégoire CHAMAYOU, *Les chasses à l'homme*, Paris, La Fabrique, 2010, chapitre 2.

L'évolution historique, et notamment le développement du processus révolutionnaire, est venue bouleverser cette situation binaire simple, originelle, structurelle.

9. Aimé CESAIRE, *Discours sur le colonialisme*, paris, Présence africaine, 1958.
10. « L'omniprésence dans les mentalités haïtiennes des options de la prétendue « race », et de l'improbable religion, devait occuper dans la société les rôles qui reviennent à l'État, au droit, à la laïcisation du savoir et des comportements, comme aux libres initiatives de l'économie marchande. Tout l'héritage politique de libération d'Haïti s'est ainsi congelé jusqu'à 2004 dans une figure tragiquement légendaire : première république noire des temps modernes, berceau historique de la négritude, qui a continué jusqu'au « prophétisme » défailant du président Aristide, à conditionner négativement l'idée que les Haïtiens se font d'eux-mêmes ».
René DEPESTRE, « Mon pays d'origine est un appel au secours », *Le Monde diplomatique*, avril 2004, pp. 6 et 7.
11. Claude RIBBE, *Le crime de Napoléon*, Paris, Editions Privé, 2005.
12. Thierry LENTZ et Pierre BRANDA, *Napoléon, l'esclavage et les colonies*, Paris, Fayard, 2006.
13. Thomas MADIOU, *Histoire d'Haïti*, Port-au-Prince, Henri Deschamps, 1989, tome III, p. 136.
14. *Idem*, p. 437.
15. Claude RIBBE, *op. cit.* p. 139. L'analogie historique est constamment présente dans l'ouvrage. Elle relève de la « concurrence des victimes », démarche par laquelle un certain nombre de courants cherchent aujourd'hui, non pas à nier le génocide nazi, mais à relativiser son caractère inouï.
16. Autre analogie historique très présente dans les essais contemporains, la Vendée. Tout un « imaginaire de la Terreur » se nourrit de ces récits d'horreur, comme les noyades de Nantes imputées au représentant de la Convention, Carrier, en 1794.
17. AJB BOUVET DE CRESSET (officier supérieur de l'armée du roi Christophe), *Histoire de la catastrophe de Saint-Domingue, avec la correspondance des généraux Leclerc, Henry Christophe, Hardy, Vilton, certifié conforme aux originaux déposés aux archives par le lieutenant général Rouanez le jeune, secrétaire d'Etat*, Paris, 1824.
18. SHD, B/7/23, Lettre du général Thouvenot, mars 1803.
19. *Mémoires pour servir à l'Histoire d'Haïti*, par BOISROND-TONNERRE, précédés de différents actes politiques dûs à sa plume et d'une étude historique et critique par SAINT-REMY (des Cayes), avocat aux cours impériales de l'Ouest et du Sud, Paris, 1851.
20. POMPEE-VALENTIN, baron de VASTEY, *Essai sur les causes de la Révolution et des guerres civiles d'Haïti, faisant suite aux réflexions de politique sur quelques ouvrages et journaux français concernant Haïti*, Port-au-Prince, 1819.
21. Pamphile DE LACROIX (Général), *La révolution de Haïti*, Paris, édition présentée et annotée par Pierre PLUCHON, Karthala, 1995.
22. SHD, 1 M 595, *Mémoire sur la dernière expédition de Saint-Domingue, par le général de brigade FRESSINET, employé dans la dite expédition*.
23. Joseph Elysée PEYRE-FERRY, *Journal des opérations militaires de l'armée française à Saint-Domingue, 1802 - 1803*, Les Editions de Paris, 2006.
24. *Seconde campagne de Saint-Domingue, précédée des Souvenirs historiques et succints de la première campagne*, par M. LEMONNIER-DELAFOSSÉ, Le Havre, Brindeau, 1846.
25. Jean SARRAZIN, *Mémoires du général sarrazin, écrits par lui-même depuis 1770, jusqu'en 1848*, Bruxelles, 1848.
26. jacques MARQUET DE MONTBRETON DE NORVINS, *Memorial*, Paris, 1896, tome III, p. 104 - 128.
27. En 1940, Hitler vient s'incliner sur le tombeau de Napoléon aux Invalides.
28. Yves BENOT, *La démence coloniale sous Napoléon*, Paris, La découverte, 1992.
29. Thomas MADIOU, *op. cit.*, tome I, pp. 456-457.
30. Yves-Marie BERCE, *Croquants et nu-pieds. Les soulèvements paysans en France du XVI^e au XIX^e siècle*, Paris, Gallimard, 1974.
31. SHD, 1M594, *Rapport détaillé des opérations de l'armée de Saint-Domingue*.

32. *Le rancheador, journal d'un chasseur d'esclaves. Cuba, 1837 - 1842*, Paris, édition présentée et annotée par Anne-Marie BRENOT, Tallandier, 2009.
33. Mavis Christina CAMPBELL, *The maroons of Jamaica, 1655 - 1796. A history of resistance, collaboration, and betrayal*, Massachussets, Bergin and Garvey Publishers Inc., 1988.
34. C'est la situation de violence originelle, supposée fondatrice de la conquête coloniale, donc dé-historicisée. Olivier LECOUR GRANDMAISON, *Coloniser, exterminer. Sur la guerre et l'Etat colonial*, Paris, Fayard, 2005. Pour une critique de ce point de vue, cf. Daniel LEFEUVRE, *Pour en finir avec la repentance coloniale. Le passé colonial revisité*, Paris, Flammarion, 2007.
35. Pamphile DE LACROIX, *La révolution de Haïti*, op. cit., p. 333.
36. SHD, B/7/8, Lettre du 4 novembre 1802.
37. AD Guadeloupe, acquisition octobre 2006, *Lettre du ministre de la Marine et des colonies au général Leclerc*, 25 prairial an X (14 juin 1802).
38. Bernard GAINOT, « un projet avorté d'intégration républicaine : l'institution nationale des colonies (1797 - 1802) », *Dix-huitième siècle*, 32/2000, p. 371 - 401.
39. AJB BOUVET DE CRESSET (officier supérieur de l'armée du roi Christophe), *Histoire de la catastrophe de Saint-Domingue, avec la correspondance des généraux Leclerc, Henry Christophe, Hardy, Vilton, certifié conforme aux originaux déposés aux archives par le lieutenant général Rouanez le jeune, secrétaire d'Etat*, paris, 1824.
40. SHD, B/7/8, *Lettre à Rochambeau du 23 novembre 1802*.
41. SHD, 1M 1324, *Mémoires sur Saint-Domingue*.
42. *An historical account of the BLACK EMPIRE of HAYTI; comprising a view of the principal transactions in the Revolution of Santo-Domingo with its ancien and modern state*, by Marcus RAINSFORD, esquire, late captain third west-india regiment, Albion Press, Pall Mall, 1805.
43. *The mode of exterminating the black army as practised by the french. (Façon d'exterminer l'armée noire, telle qu'elle est pratiquée par les français)*. Cette première gravure synthétise au moins trois épisodes : l'exécution du général Maurepas, les noyades en rade du Cap, représentées sur le registre des noyades dans la Loire, et les dogues, que nous voyons de façon surprenante au premier plan, entraînés à la nage pour dévorer les noirs précipités en mer. Ils ont ainsi pris la place des requins, très présents dans les récits qui relatent ces pratiques, très fréquentes à plusieurs moments des troubles de la colonie.
Blood hounds attacking a black family in the woods. (Les dogues attaquent une famille noire dans les bois) est une deuxième gravure qui reprend une scène maintes fois évoquée pour la chasse aux marrons. L'élément de contextualisation vient du fait que les victimes appartiennent ici à l'élite de couleur de la colonie ; tenue d'officier de l'armée coloniale pour l'homme, robe élégante et chapeau pour la femme.
The mode of training blood hounds in Saint-Domingue, and of exercising them by chasseurs. (Façon d'entraîner les dogues à Saint-Domingue, et leur dressage par les chasseurs). C'est là une scène maintes fois reprise, non dénuée d'un érotisme trouble, comme bien souvent dans la mise en scène des cruautés coloniales. En arrière-plan, un paysage entièrement exotique dans lequel se déchaîne la violence militaire. Les dogues sont représentés selon les canons du bestiaire fantastique de l'époque.
44. MALENFANT (Colonel), *Des colonies, et particulièrement de celle de Saint-Domingue*, Paris, Audibert, août 1814.
45. Antoine METRAL, *Histoire de l'expédition des français à Saint-Domingue sous le Consulat de Napoléon Bonaparte (1802 - 1803), suivie des Mémoires et notes d'Isaac Louverture*, Paris, Karthala, 1985 (1^e éd. en 1825).
46. Gaspard-Théodore MOLLIER, *Histoire et mœurs d'Haïti*, 3 vol. , 2001, Paris, édition présentée par Francis ARZALIER, *Le Serpent de mer*, 2001, pour le premier volume ; L'Harmattan, 2006, pour les second et troisième volumes.

RÉSUMÉS

On peut caractériser fort justement la situation coloniale comme une « société de violence ». De la violence ordinaire au massacre racial, il y a toutefois des gradations, un changement d'échelle, dont il s'agit de mesurer la nature, la positivité, et la portée.

Pour ce faire, nous prendrons la période qui voit l'émergence de l'Etat indépendant de Haïti, entre 1799 et 1804. Nous concentrerons notre attention sur les massacres raciaux commis par le corps expéditionnaire français, que certains ouvrages récents ont placé au centre de polémique par l'utilisation d'expressions telles que « génocide » ou « crimes contre l'humanité ».

Nous chercherons donc successivement à isoler le massacre par rapport à l'héritage colonial ; à évaluer la positivité du fait lui-même (la société coloniale est un univers de la peur, propice à la propagation de la rumeur) ; enfin à recontextualiser celui-ci, non pour en relativiser la portée, mais pour souligner combien une « politique du massacre », en une symbolique qui mêle le sang et la race, a pu être constitutive de la formation de la nation haïtienne.

We have studied in this contribution the most expressive of the racial massacres during the Wars of the Independence, which led towards the birth of Haïti (1799 – 1804). Many massacres made by the French soldiers, under the command of Leclerc, then Rochambeau, are qualified of war crimes, or genocides.

These facts must be replaced in a context, both of colonial violence and revolutionary wars. Then, we can assert that the “policing massacres”, blending blood and race, are one of the capital feature of the making of the Haïtian nation.

INDEX

Keywords : violence coloniale, race, génocide, expédition Leclerc, massacres coloniaux

AUTEUR

BERNARD GAINOT

EA 127 - Institut d'Histoire de la Révolution française
Université Paris1 PANTHEON – SORBONNE.